

Vivre avec un lieu Document

Jean-Pierre Issenhuth

Numéro 311, printemps 2016

Environnement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80448ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Issenhuth, J.-P. (2016). Vivre avec un lieu : document. *Liberté*, (311), 34–35.

DOCUMENT

Vivre avec un lieu

LES PLUS ANCIENS lecteurs de *Liberté* connaissent bien Jean-Pierre Issenhuth. Membre du comité de rédaction de 1987 à 2000, il s'y révéla un lecteur parfois féroce mais toujours clairvoyant. Dans le numéro hommage que nous lui avons consacré, une de ses lettres, adressée à Patrick Tillard, était publiée. L'extrait que nous vous en présentons, tout comme celui tiré de ses carnets, illustrent à quel point, pour lui, la littérature n'était rien si elle ne nous permettait pas de mieux appréhender le réel et de mieux vivre dans le monde.

Inventer son monde

J'AI depuis longtemps une préoccupation plus permanente, plus constante, plus lancinante qu'écrire. C'est « Comment vivre avec la Terre ? » Cette préoccupation n'a pas cessé de grandir. Les échecs et les embûches ne l'ont pas ralenti. Vous avez peut-être raison de dire que c'est là l'expérience plus totale dont j'avais besoin. Qu'écrire s'est avéré insuffisant. Je ne m'explique pas autrement l'évolution des choses. Il y a d'autres aspects de mon cas que j'essaie de comprendre dans le livre que j'ai commencé : la passion de construire des cabanes, de fouiller dans les ordures, de la vie pauvre. Rien de tout cela, entre autres choses, n'est très clair à mes yeux. Je m'interroge. Est-ce une manière de vomir totalement, dans ma vie, le train du monde actuel ? [...]

Je trouve en permanence, en remontant dans ma vie, la nécessité d'inventer le monde – un monde dans le sens de « habiter poétiquement la Terre ». Tant que cette invention a été compromise dans la réalité, elle s'est exercée dans les mots. Quand elle est devenue possible dans la réalité, les mots ont pris l'apparence d'un pis-aller, devenu très secondaire. L'invention s'est engouffrée dans la réalité. Car c'est ce que je fais ici, dans la forêt : inventer mon monde, avec les forces et la santé qui me restent. Dans ce monde mien, le végétal et l'animal et le minéral ont chacun, je crois, une

place aussi importante que l'humain et le divin. Je me suis intéressé aux « Situs » parce qu'ils se sont frottés à l'idée du dépassement de l'art par la façon de conduire la vie. À la question « Comment habiter poétiquement le monde ? », ils ont trouvé leur réponse (situations, dérive, psychogéographie, etc.). Ce qui m'était étranger, c'est qu'ils cherchaient une réponse collective, grégaire, même s'ils n'étaient qu'un petit nombre. Il m'a semblé que chacun doit chercher la réponse qui lui est la plus naturelle. Grâce à vous qui m'avez orienté vers Thomas Bernhard, j'ai trouvé dans *Correction* quelque chose qui m'exprime, je crois ; pour Roithamer, la nécessité d'inventer son monde est liée à celle de bâtir : « Construire est ce qu'il y a de plus beau, la satisfaction suprême. » (p. 240) J'y pense en marquant au sol les limites de la cabane que je veux construire cet hiver avec des matériaux ramassés dans les ordures ces dernières années.

Jean-Pierre Issenhuth, « Lettre à Patrick Tillard », *Liberté* n° 294, p. 27-28.

Les vers et les cloportes

L'EMPLACEMENT du petit bois où ma cabane s'élève depuis vingt et un ans, je l'ai trouvé écorché vif à mon arrivée, en 1972. On en avait raclé la terre arable pour la vendre. Dans le sable presque pur qui était resté végétaient des bouleaux chétifs, des épervières, des

antennaires, des verges d'or naines et quelques asters. La vue n'était pas laide, mais l'aridité, certaine. Pour que s'établissent naturellement un humus profond et une couverture végétale riche, je voyais qu'il faudrait plus de temps que je ne vivrais. Avec l'aide des vers et des cloportes, j'ai accéléré la restauration du sol. Si les vers préfèrent les feuilles mortes, les cloportes s'occupent volontiers des journaux. Ils en font des plaquettes d'humus rectangulaires, avec une petite gouttière ou rainure longitudinale, à section triangulaire, sur une seule face. Toutes leurs déjections portent ce sceau invisible à l'œil nu. Les vers ne s'intéressent au papier journal qu'en strates minces et mêlé à des matériaux moins acidifiants. Je l'ai vérifié en bâtissant des tas où alternaient des couches de papier journal détrempe et des étages de plaques de gazon précultivé. Au bout d'un an, il n'y avait plus trace de papier journal dans les monticules, et Dieu sait quelle quantité d'exemplaires du *Devoir* et de *La Presse* j'y avais enfouie.

À la belle saison, il est arrivé que des passants s'arrêtent et me demandent de voir le jardin, les constructions et l'aire de compostage que les arbres laissent deviner de l'avenue. Chaque fois, j'ai constaté leur étonnement devant un décor étranger aux banlieues comme aux villes et aux campagnes. À leur expression, on aurait dit que la bizarrerie de l'endroit confinait à l'irréalité. Peut-être était-ce l'irréalité

d'une paix infusée par le travail dans un petit paysage dont, raisonnablement, on aurait été porté à n'attendre aucun rayonnement. La bizarrerie du lieu doit tenir aussi à ses enceintes végétales plus ou moins concentriques, organisation qu'un architecte de passage a comparée un jour à celle des pelures d'oignon.[...]

Quand on le déshabille un peu, l'épouvantail de la surpopulation de la planète laisse voir un alibi commode à une incurie intéressée¹, à un appétit illimité de pouvoir, de possession et de confort. Pourquoi est-il si difficile de trouver quelqu'un qui ne rêve pas d'avoir le cul dans la soie, et qui ne soit prêt à faire payer à la Terre n'importe quel prix pour y arriver? Le monde est toujours surpeuplé pour qui s'imagine y être à demeure, avec des droits de propriétaire ou de locataire qui n'engendrent aucune obligation de servir. Quand les seuls buts sensés seraient le pouvoir minimal, le confort minimal, l'importance minimale, on observe la poursuite du contraire. Je tiens des vers la conviction que la terre ne montre pas le dixième de la fécondité dont elle ferait preuve si l'humanité,

dans un mouvement improbable, se préoccupait d'elle avec un peu de désintéressement.

Néanmoins, si l'on s'avisait de rattacher mes propos à l'écologisme, on se tromperait. Je soupçonne l'écologisme de cacher une conception douteuse de la propreté, en vertu de laquelle on peut penser qu'une entrée de maison propre est une entrée pavée ou asphaltée, gagnée sur la saleté de la terre. La nature ne pense pas ainsi : sa propreté est sale, à base de mort et de décomposition. L'asepsie du paysage, tant convoitée, doit la frapper d'horreur.

Un jour de grand découragement pour la Terre, j'ai noté : « Je crois la haine de la nature très répandue, même sous des apparences contraires, et que nombre d'individus sont prêts à se venger de leur précarité en compromettant la longévité d'un monde qui fait des pieds de nez à leurs faibles promesses de vie. » L'idée que ce qui compte se réalise avec une extraordinaire lenteur est tout aussi insupportable pour les mœurs contemporaines. L'échelle de calcul de la nature insulte des existences agitées, qui ne parviennent à se supporter qu'au

prix de rapides et ridicules changements de chemise. Quiconque aime la terre et veut collaborer en paix à sa fécondité ne peut se fier qu'à des organismes primitifs.

Un homme debout sur un lopin et qui remue le sol, se demandant si quelqu'un a touché tel caillou avant lui, règne sur une myriade de vies plus fugaces que la sienne². Quel sera leur sort sous son règne? Le lieu ira-t-il vers plus de fécondité, plus d'équilibre, ou plus de dérèglement et de perte? À l'échelle d'une personne, la responsabilité d'un lopin grand comme un mouchoir est l'équivalent de la responsabilité de la planète pour l'humanité entière. Tu ne flottes pas en l'air ni entre deux eaux, le cadeau d'une pesanteur raisonnable t'attache au lieu sans t'immobiliser, et l'éducation du lieu repose sur toi, et sur toi, et sur toi, ainsi de suite, de proche en proche, jusqu'à épuisement de l'humanité et jusqu'aux confins des terres émergées. Je n'ai pas d'autre vision du monde. **L**

Jean-Pierre Issenhuth, Deux passions, Hurtubise HMH, 2001, p. 68-72.

1. Exemple d'incurie meurtrière : le DDT, dont les effets sont bien connus, est interdit de vente au Québec depuis 1970. Dans les autres provinces canadiennes, Ottawa a permis qu'on écoule les vieux stocks en douce jusqu'en 1990. C'est ainsi que d'hypocrites gouvernements, en croisade contre les fumeurs, ont sciemment multiplié les cas de cancer pendant vingt ans. Une bonne nouvelle nous arrive aussi de l'ALENA : les fruits et légumes mexicains sont assaisonnés au DDT, dont l'usage est toujours légal dans le pays, et il nous est impossible de refuser ces marchandises. Le fait que l'ALENA donne aux règlements commerciaux supranationaux la prééminence sur les lois des États a des effets effrayants. En avril 1997, une loi fédérale a interdit au Canada l'usage du MMT, dangereux dérivé du manganèse, employé comme additif (non essentiel) aux carburants. Aussitôt, la Ethyl Corporation, compagnie américaine qui produit le MMT et n'a aucun débouché aux États-Unis (l'usage de son poison y

est interdit), a réclamé au gouvernement d'Ottawa trois cent cinquante millions de dollars d'indemnités pour violation des droits commerciaux d'une entreprise étrangère. Il est donc toujours vrai que « le monde s'en va avec ses convoitises » (Saint Jean, *Première épître*, II, 17)? En fin de compte, le gouvernement fédéral a retiré sa loi et versé vingt millions de dollars à la Ethyl Corporation. On croit rêver. En 1998, la compagnie a recommencé à empoisonner l'air canadien, et les enfants de Montréal se sont remis à respirer à pleins poumons le MMT neurotoxique, qui porte subtilement atteinte aux capacités d'apprentissage et de mémorisation. Est-ce à cause de ces folies meurtrières que l'on se préoccupe tant de l'apprentissage dans les écoles? Parce que la possibilité d'y réussir est compromise par le commerce?

2. Un seul gramme de terre très fertile héberge cinq milliards d'organismes unicellulaires.